La Bible racontée par les premiers musulmans

La Bible et le Coran ne sont pas étrangers l'un à l'autre. On parle des «trois monothéismes», de la triple famille des «fils d'Abraham», qui se disputent d'ailleurs tragiquement autour de la tombe de leur ancêtre à Hébron... Lorsque des musulmans et des chrétiens se rencontrent et que la conversation vient sur le terrain religieux, il arrive souvent qu'on désamorce les risques de conflit en assurant que la Bible et le Coran enseignent au fond les mêmes vérités, puisque les deux Livres parlent des mêmes personnages: Adam, Abraham, Moïse, Jésus... Pourtant, le chrétien qui ouvre le Coran, non pas pour y chercher quelque verset bien frappé, mais pour faire une lecture un peu méthodique, sera vite déconcerté par la façon dont les figures bibliques sont traitées.

Il faut un long apprentissage pour laisser son regard s'accommoder à une autre réalité, pour la percevoir vraiment comme autre, c'est-à-dire la respecter, plutôt que de tout diluer dans l'identique. Il y faut beaucoup de temps, si on ne veut pas en rester aux premières impressions, aux premiers tâtonnements. Et il convient de trouver des détours afin de ne pas rester hypnotisé par un objet qu'on fixerait trop longtemps.

I.- Une littérature à découvrir

Le temps, chacun le prend selon ses possibilités. Nous parlerons ici d'un de ces détours, que nous croyons utile, sans le prendre pour la voie d'accès unique. Nous proposons de faire connaissance avec une littérature très ancienne mais toujours vivante, populaire et foisonnante — elle a en effet assimilé beaucoup de contes[1] et en a alimenté d'autres. Il s'agit des *Qisas al-Anbiyâ'* ou *Légendes prophétiques*, développement original de ces *Vitae Pro-*

1. Cf. Haim SCHWARZBAUM, *Biblical and Extra-Biblical Legends in Islamic Folk-Literature*, coll. Beiträge zur Sprach- und Kulturgeschichte des Orients, 30, Walldorf-Hessen, Verlag für Orientkunde Dr H. Vorndran, 1982.

phetarum[2] que composaient des juifs et des chrétiens dans l'Antiquité. Ce n'est d'ailleurs pas une littérature totalement inconnue des exégètes. Les ouvrages de M. Hayek et de R. Arnaldez sur Jésus ou celui de R. Dagorn sur Ismaël[3] ont déjà exploité cette littérature des *Légendes prophétiques*. Matériellement, comment se présentent-elles?

1. Des recueils de «Légendes prophétiques»

Il existe des publications anciennes et modernes, ainsi que des brochures bon marché destinées aux enfants et intitulées «Adam», «Caïn et Abel», «Noé», etc.; il existe également des journaux qui publient une rubrique de *Légendes prophétiques* dans leur chronique religieuse hebdomadaire. Dans une librairie ou une bibliothèque, on peut demander et obtenir assez facilement un recueil de *Qisas al-Anbiyâ'*. Citons quelques exemples parmi beaucoup d'autres.

– Le recueil intitulé *'Arâ'is al-Majâlis* («Les Séances précieuses»), œuvre de Tha'labî (un auteur de Nishapour, mort en 1035), est toujours populaire.

– Une des collections médiévales mises sous le patronage de Kisâ'î a été publiée par Eisenberg[4].

– Ibn Kathîr, historien damascène du XIVe siècle, disciple d'Ibn Taymiyya, écrivit *al-Bidâya wa-n-Nihâya* («Le Commencement et la Fin»), sorte d'histoire universelle dont on extrait parfois la première partie pour la publier comme une collection de *Légendes prophétiques*.

– Parmi les éditions plus rares, le *Kitâb Bad' al-Khalq wa-Qisas al-Anbiyâ'* d'Abû Rifâ'a 'Umâra b. Wathîma al-Fârisî al-Fasawî, né au Caire où il mourut en 902, a été partiellement conservé: seul le deuxième tome, qui va de l'histoire d'al-Khidr et de Moïse jusqu'à l'apparition de Muhammad, nous est parvenu. Il s'agit d'un manuscrit datant de 1118, écrit au Maghreb ou en Andalousie et conservé à la Bibliothèque Vaticane (Borgia arabe n° 165); il a été édité par R.G. Khoury[5].

---

2. Cf. A.M. DENIS, *Introduction aux Pseudépigraphes grecs d'Ancien Testament*, Leiden, Brill, 1970, p. 85–90.

3. M. HAYEK, *Le Christ de l'Islam*, Paris, Seuil, 1959; R. ARNALDEZ, *Jésus, fils de Marie, prophète de l'Islam*, Paris, Desclée, 1980; R. DAGORN, *La geste d'Ismaël d'après l'onomastique et la tradition arabes*, Genève/Paris, Droz, 1981.

4. KISÂ'Î, *Qisas al-Anbiyâ'*, éd. EISENBERG, Leiden, Brill, 1923.

5. *Les légendes prophétiques dans l'Islam depuis le Ier jusqu'au IIIe siècle de l'Hégire*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1978.

Celui qui fréquente assidûment tous ces recueils n'a pas de mal à noter combien ils sont à la fois semblables (c'est toujours le même stock d'histoire sainte qui est transmis) et différents (Ibn Kathîr, le clerc plutôt fondamentaliste, ne pouvait que censurer les récits transmis sous le nom de Kisâ'î, pleins de fantaisie et d'inventivité). À défaut d'une fréquentation assidue, nous pouvons toujours faire le premier geste du client dans les librairies: parcourir la table des matières. Si nous avons feuilleté les Histoires Saintes dans notre enfance, ou si nous avons fréquenté des cercles bibliques, nous ne serons pas dépaysés. *Nostra res agitur*, en effet. Il est question de la création en six jours du ciel et de la terre, d'Adam et du jardin, de Noé, d'Abraham et de toute sa famille, de Job et de Moïse, d'Élie, d'Élisée et d'Ézéchiel, de Samuel et de David, de Jérémie et d'Esdras, de Zacharie, Jean-Baptiste et Jésus; et parfois, le récit continue jusqu'à la construction des basiliques de Bethléem et de Jérusalem. La présence de quelques personnages inattendus (Idrîs, Hûd, Sâlih, Shu'ayb, al-Khidr) ne bouleverse pas l'impression générale. C'est bien la Bible qui, pour la énième fois, est réécrite.

2. Les «Commentaires» du Coran

Un autre type de littérature transmet les *Légendes prophétiques*. Il s'agit des *Commentaires* du Coran. À mesure que les versets du Coran évoquent un personnage biblique ou offrent un petit développement à son propos, le commentateur cite généralement les récits des Anciens afin d'expliciter un texte sacré souvent elliptique. Un exemple parmi tant d'autres: entre quelques versets sur David et Salomon et d'autres sur Abraham, la sourate 38 parle de Job:

> Rappelle notre serviteur Job, lui qui implora son Seigneur: «Satan m'a touché par une plaie et un châtiment.» – «Tape du pied! Voici de l'eau fraîche pour te laver et pour boire.» Nous lui avons redonné sa famille, et autant en plus: miséricorde de notre part et chose à rappeler pour ceux qui sont doués d'intelligence. «Prends une touffe dans ta main, frappe avec et tu ne seras pas parjure.» Nous l'avons trouvé patient. Quel excellent serviteur! Il était tout repentir (v. 41-44).

Si on ignore la légende de Job, comment comprendre quoi que ce soit? Avec la légende, tout s'éclaire: sur le conseil de Satan déguisé, la femme de Job avait suggéré à son mari quelques remèdes non conformes à la loi religieuse; scandalisé, celui-ci avait juré de la flageller de cent coups s'il guérissait; une fois guéri, il était tenu par son serment, mais il n'avait pas le cœur à fêter son

rétablissement en frappant celle qui l'avait soigné avec tant de dévouement; il lui fut donc révélé de prendre une touffe de cent branchettes (les branchettes d'un régime de dattes) et de donner un seul coup au moyen de celles-ci. C'est ce qu'on appelle une *hîla*, une ruse juridique[6].

Dans les *Commentaires*, les récits bibliques sont distribués de façon fragmentaire en fonction des versets à commenter. On trouvera ainsi à la sourate 2 (v. 246-251) l'histoire de Samuel, de Saül, du jeune David et du combat contre Goliath; mais c'est à la sourate 38 qu'on parlera de l'affaire Bethsabée. Les commentateurs ont utilisé les récits traditionnels; ils n'avaient pas l'intention de les transmettre dans leur intégralité. Ainsi, puisque le Coran ne parle pas de la révolte d'Absalom contre son père David, il n'en sera pas question dans le *Commentaire* de Tabarî, alors que tous les recueils de *Légendes prophétiques* ont un très beau chapitre sur le sujet.

3. *Une littérature «garantie» par la tradition*

Avec ces recueils et ces commentaires, nous ne sommes pas aux origines. Tha'labî écrivait en l'an 1000. Wathîma al-Fârisî est mort en 851, son fils Abû Rifâ'a en 902. Le commentaire monumental de Tabarî a été rédigé autour de l'an 900. Nous sommes au IIIe siècle de l'Hégire.

Cependant, tous ces auteurs ne cessent de dire: je n'invente rien, je transmets ce que j'ai moi-même reçu de mes maîtres, qui eux-mêmes... La culture islamique, écrit G. Monnot, distingue deux modes d'exposition: le *nazhar*, c'est-à-dire le regard, la spéculation intellectuelle, et le *khabar* qui désigne ce qui est rapporté, ce qu'on entend dire, ce qu'on sait ou croit savoir d'après un autre[7].

> – 'Abdallâh b. Hâmid nous a transmis, d'après 'Ikrima, d'après Ibn 'Abbâs...
> – Suddî, Kalbî et Muqâtil ont transmis le récit de leurs maîtres, le *hadith* de l'un rejoignant celui des autres...
> – Ibn Fathawayh nous a transmis une tradition avec une chaîne de garants remontant à Ka'b al-Ahbâr et à Wahb b. Munabbih; ils ont tous dit...
> – Ibn Humayd nous a rapporté: Salama b. Fadl nous a rapporté: Muhammad b. Ishâq m'a rapporté: des connaisseurs m'ont rapporté, d'après Wahb b. Munabbih...
> – Mûsâ b. Hârûn m'a rapporté: 'Amr nous a rapporté: Asbât nous a rapporté, d'après Suddî...

---

6. J.-L. DÉCLAIS, *Les premiers musulmans face à la tradition biblique. Trois récits sur Job*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 187, 195, 247.

7. G. MONNOT, *Islam et religions*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986, p. 96.

> – Muthannâ nous a rapporté: Ishâq nous a rapporté: Ismâ'îl b. 'Abd al-Karîm nous a rapporté, d'après 'Abd as-Samad b. Ma'qil, d'après Wahb b. Munabbih...

Telles sont les formules (*isnâd*-s ou «chaînes de garants») qui introduisent chaque récit. Elles peuvent sembler fastidieuses. En réalité, elles jouent un rôle symbolique essentiel, analogue peut-être à celui des bibliographies et des notes en bas de page dans nos livres savants. Elles obligent le lecteur à être attentif à celui qui parle. Parfois ce n'est pas inutile. En voici un exemple. 'Alî, dit-on, aurait promis cent-soixante coups de fouet à celui qui répéterait le récit biblique du péché de David. Ainsi dans le *Commentaire* de Baydâwî (XIIIe siècle):

> Ce qui s'est dit, à savoir qu'il envoya Urie au combat plusieurs fois, qu'il donna l'ordre de le placer en avant pour qu'il se fasse tuer, et qu'il épousa la femme, c'est persiflage et calomnie. C'est pour de tels propos que 'Alî a dit: «Celui qui raconte le *hadith* de David à la manière des *qussâs,* je le flagelle de cent-soixante coups»[8].

Baydâwî refuse donc le récit biblique. Or, deux siècles plus tôt, Tha'labî connaissait cette sentence de 'Alî; il disait qu'elle était transmise par un certain Hârith le Borgne et il ne lui accordait pas de valeur. De fait, un recueil de biographies comme celui d'Ibn Sa'd († 845) note que ce Hârith était considéré comme un transmetteur «faible» et même comme un «menteur»[9]. Tha'labî nous dit donc: je vous transmets la petite phrase de 'Alî parce que je sais que ce sont des choses qui se disent dans la communauté, mais cette opinion ne m'impressionne pas, car je n'ai guère de confiance dans celui qui l'a formulée au Ier siècle. Savoir qui parle, c'est le souci de cette science des biographies, discipline que la culture islamique a beaucoup développée.

À lire les *Légendes prophétiques* en faisant abstraction des *isnâd*-s introductifs, on pourrait se croire en pays de connaissance, sinon celui de la Bible canonique, au moins celui des récits apocryphes qui ont fleuri autour. Ce serait peut-être dommage. N'est-il pas préférable que le lecteur non musulman laisse les *isnâd*-s le dépayser, l'introduire dans un autre monde que celui qui lui est familier? Ceux qui parlent habitaient Koufa, Basra, Rayy ou le Yémen, et non pas Antioche ou Carthage. Ils évoquent des usages et des rites

---

8. BAYDÂWÎ, *Anwâr at-Tanzîl wa-Asrâr at-Ta'wîl* («Les Lumières de la révélation et les Secrets de l'exégèse»), commentaire de la sourate 38, verset 25.
9. IBN S'AD, *at-Tabaqât al-Kubrâ* («Les Grandes Séries»), Dâr Sâdir, Beyrouth, Éd. Ihsân 'Abbâs, VI, 168.

qui ne sont pas familiers et, peu à peu, on se rend compte qu'il faut commencer par écouter et regarder avant de parler.

La chaîne des garants nous rappelle que l'acquisition des connaissances passait par la relation directe à un maître, plutôt que par la consultation d'un livre acheté en librairie. Le disciple devait écouter le maître, répéter ce qu'il entendait, éventuellement écrire sous son contrôle le document que le maître avait lui-même reçu et qu'il transmettait en ajoutant au besoin ses commentaires. Alors il recevait une «licence» et pouvait dire désormais: «Un tel m'a appris que...» D'où une perpétuelle circulation des candidats au savoir («Recherche la connaissance, même jusqu'en Chine», disait le proverbe) et la création d'un véritable milieu de clercs, malgré les distances[10].

Le personnage qui est nommé au bout de la chaîne a parfois une fonction symbolique. C'est généralement le cas pour Ibn 'Abbâs, cousin du Prophète et ancêtre de la dynastie abbasside au pouvoir depuis 750. Dire: «Je vous transmets quelque chose qui remonte à Ibn 'Abbâs», c'est dire équivalemment: «Ceci appartient à l'orthodoxie communément acceptée aujourd'hui[11].» C'est également le cas pour Anas b. Mâlik; depuis son enfance, Anas était au service de Muhammad; pour attribuer un récit à celui-ci, on peut dire qu'Anas l'avait entendu et transmis.

4. *Quelques auteurs*

D'autres noms désignent de véritables auteurs. Ainsi Ibn Ishâq (env. 704–767): né à Médine dans une famille de captifs affranchis, il se spécialisa dans la collecte et la transmission des traditions; et le calife al-Mansûr lui demanda de rédiger le «Livre total», qui servirait à l'éducation de l'héritier, une somme qui dirait l'origine de l'univers, la succession des peuples et des prophètes et, en ces temps qui sont les derniers, l'envoi du sceau des prophètes et l'avènement de la meilleure communauté qui soit apparue parmi les hommes. Au fond, une «Bible» avec son Ancien Testament qui annonce, prépare et s'efface... Nous ne possédons plus cet ouvrage en l'état. La deuxième partie fut commentée et éditée par Ibn Hishâm (mort en 828): c'est la célèbre *sîra nabawiyya* («Bio-

10. Cf. Cl. GILLIOT, *La sourate al-Baqara dans le Commentaire de Tabarî*, thèse de doctorat de 3e cycle, Université Paris-III, 1982, p. 162–165, 279–285; J. SUBLET, *Le voile du nom. Essai sur le nom propre arabe*, Paris, P.U.F., 1991, p. 123–145.

11. Cl. GILLIOT, *Portrait «mythique» d'Ibn 'Abbâs*, dans *Arabica* XXXII (1985) 127–184.

graphie du Prophète»), source de tous les récits sur Muhammad. Mais les pages de la première partie sont dispersées dans les *Commentaires* et dans les recueils de *Légendes prophétiques*.

Ibn Ishâq se réfère lui-même à quelques devanciers, en particulier à un certain Wahb b. Munabbih. Celui-ci était né vers 654 au Yémen, où ses ancêtres étaient arrivés quatre-vingts ans plus tôt, venant d'Afghanistan, envoyés par le souverain persan pour défendre le roi local contre les entreprises des Abyssins. Son père devint musulman quand l'islam s'installa au Yémen et lui-même devint un homme de religion, c'est-à-dire à la fois un *qâdî*, un juge chargé de veiller à l'application de la loi divine, et un lecteur à la recherche de la «science». Il disait:

> J'ai lu quatre-vingt-douze livres, tous révélés du ciel; soixante-douze d'entre eux se trouvent dans les églises (ou synagogues) et entre les mains des gens; vingt ne sont connus que de peu de gens[12].

Chez lui, la lecture était d'ailleurs une entreprise familiale; son frère profitait de ses voyages pour lui acheter des livres; ses neveux et petits-neveux auront à cœur de diffuser ses écrits.

> Nous sommes dans un milieu de lecture et d'écriture, de transmission et de production culturelle, un milieu de bibliophiles et d'écrivains qui, souvent, se connaissent les uns les autres, voire écrivent ensemble ou sous la dictée les uns des autres. Ils se transmettent des textes au moins autant qu'ils échangent des informations orales[13].

Wahb a écrit une histoire des anciens rois d'Arabie méridionale. D'autre part, et c'est ce qui nous intéresse ici, lui qui était instruit de la tradition judéo-chrétienne, il l'a reprise à son compte et l'a réécrite pour la rendre conforme aux normes nouvelles instaurées par l'islam[14].

Citons encore un autre auteur, mort en 745, une dizaine d'années après Wahb: Ismâ'îl b. 'Abd ar-Rahmân as-Suddî, ainsi surnommé parce qu'il s'asseyait souvent au seuil de la porte (*sudda*) de la mosquée. Homme du Hedjaz, il s'est installé à Koufa, ville si importante dans les premières décennies de l'islam. Certes, des critiques postérieurs le jugeront sévèrement, sans doute à cause de ses opinions chiites. Mais cela n'empêchera pas Tabarî ou Tha'labî de recopier les pages de ses *Légendes prophétiques* — des pages où, généralement, la trace du récit islamique est bien visible. Un

---

12. IBN S'AD, *at-Tabaqât al-Kubrâ* (cité *supra*, n. 9), V, 543.
13. L. DE PRÉMARE, *«Comme il est écrit.» L'histoire d'un texte*, dans *Studia Islamica* 70 (1989) 55.
14. Cf. J-L. DÉCLAIS, *Les premiers musulmans...* (cité *supra*, n. 6), p. 118–128.

exemple[15]: David est poursuivi par Saül, il se réfugie dans une grotte; aussitôt, des araignées tissent une toile à l'entrée de la grotte; quand Saül arrive, il en déduit que David n'est pas caché en cet endroit, il aurait détruit les toiles... On reconnaît le récit traditionnel de l'hégire: Muhammad et Abû Bakr fuient la Mekke; pour échapper à leurs poursuivants, ils se réfugient dans une grotte où le même prodige les sauve.

5. *Retrouver l'original?*

Et voilà que l'on se prend à rêver. Pourquoi ne pas dépouiller systématiquement les ouvrages qui ont survécu aux malheurs des temps afin de relever tout ce qui est attribué à Wahb, à Suddî, à Hasan al-Basrî, etc.? Nous reconstituerions ainsi le proto-Wahb, le proto-Suddî, comme les exégètes des évangiles rêvent de reconstituer le proto-Matthieu, le proto-Marc ou la source des *logia*. Nous entendrions la Bible telle que Wahb la racontait au Yémen, Suddî à Koufa ou Hasan à Basra. Rien n'empêche d'essayer sur un petit exemple. Lisons les pages que Tabarî a consacrées au combat de David contre Goliath[16].

> Ibn Ishâq a dit: Selon ce que m'ont dit plusieurs gens de science, lesquels se référaient à Wahb b. Munabbih: [Comme dans la Bible, le père de David envoie son fils porter du ravitaillement aux grands frères qui sont sur le champ de bataille. Et le récit continue:]
>
> Ayant pris congé de son père, il passa près d'une pierre qui lui dit: «David, prends-moi et mets-moi dans ton sac; c'est avec moi que tu tueras Goliath, car je suis la pierre de Jacob.» Il la prit, la mit dans son sac et reprit sa marche. Tout en marchant, il passa près d'une autre pierre qui dit: «David, prends-moi et mets-moi dans ton sac; c'est avec moi que tu tueras Goliath, car je suis la pierre d'Isaac.» Il la prit, la mit dans son sac et continua. Tout en marchant, il passa près d'une pierre qui dit: «David, prends-moi et mets-moi dans ton sac; c'est avec moi que tu tueras Goliath, car je suis la pierre d'Abraham.» Il la prit, la mit dans son sac. – [Cette légende des pierres est d'origine juive[17] et elle va connaître divers développements.]

Le récit suivant vient de 'Abd ar-Razzâq, un yéménite (744-827):

---

15. Cité par TABARÎ dans son *Commentaire* sur Coran 2, 251. Cependant, le thème était déjà préislamique puisque le Targum de *Ps 57*, 3 fait dire à David: «Je prie le Dieu Très-Haut et Tout-Puissant, qui a préparé une araignée pour qu'elle réalise une toile à l'entrée de la grotte afin de me protéger.»

16. *Commentaire* sur Coran 2, 251.

17. PS.-PHILON, *Antiquités Bibliques*, 61, 5; *Midrash de Samuel* (cf. «David», dans *Encyclopaedia Judaïca*, V, col. 1327.)

> Bakkâr m'a transmis: J'ai entendu Wahb b. Munabbih: [À propos des pierres, on lit simplement:] David partit vers Goliath avec une fronde et un sac contenant des pierres…
>
> Sur l'affaire de Saül et David, on a fait d'après Wahb b. Munabbih un récit différent des deux récits que nous venons de rapporter. Il s'agit de celui que Muthannâ m'a rapporté: Ishâq nous a rapporté: Ismâ'îl b. 'Abd al-Karîm nous a rapporté: 'Abd as-Samad b. Ma'qil m'a rapporté qu'il a entendu Wahb b. Munabbih dire: [Ismâ'îl et 'Abd as-Samad sont respectivement un petit-neveu et un neveu de Wahb. Le récit est assez long, c'est un bon résumé du texte biblique. On y lit:] David prit son sac, se le mit autour du cou et y fourra des pierres, il prit sa fronde de berger et il s'en alla vers Goliath.

Alors, si nous voulions reconstituer le proto-Wahb, quelle version faudrait-il choisir? A-t-il parlé des pierres de David comme la Bible ou comme la légende rabbinique? Faut-il attendre la réponse de quelque découverte de papyrus, hypothétique et improbable? La même question se pose pour chaque épisode des récits. Le fleuve de la tradition s'écoule et ceux qui prennent plaisir à y boire n'ont pas toujours la possibilité d'organiser une excursion archéologique à la source.

II. – Réflexions et propositions

En fréquentant cette littérature, on fait des découvertes, on se familiarise et on acquiert quelques convictions. Nous en proposons quelques-unes.

1. Un milieu producteur proche des scribes de la Bible?

Le bibliste qui consent à lire ces textes ne perd pas son temps. Il découvre d'abord ce que sont devenus, de fait, les récits et les figures de la Bible dans une tradition religieuse qui compte. On s'intéresse aux traits spécifiques que la figure d'Abraham ou celle de David ont pris chez les juifs ou chez les chrétiens. Pourquoi se désintéresserait-on de ces personnages, lorsqu'ils revêtent les habits de héros musulmans? C'est intéressant, tout simplement parce que cela existe, mais aussi parce que cela permet d'ajuster les mots du dialogue. Je ne peux pas exiger de l'autre qu'il ait sur Abraham, Isaïe ou Jésus le même récit que moi, et réciproquement; mais, si chacun connaissait le récit de l'autre, on éviterait peut-être bien des quiproquos.

Il découvre ensuite le milieu qui a produit les textes, un milieu de clercs et de prédicateurs qui ont leur public et qui communi-

quent entre eux de ville à ville. Certes, ce milieu n'est pas toute la société. Si on tenait séance à Koufa pour transmettre et commenter les *Légendes bibliques*, on s'y réunissait également dans de célèbres tavernes, où se récitaient des poèmes à la gloire du vin, les *khamriyyât*. Se fréquentait-on d'un groupe à l'autre, ou bien s'ignorait-on?

Le bibliste est souvent confronté à des textes dont il aimerait connaître l'histoire. Quel processus rédactionnel a abouti à la composition du *Pentateuque*, ou des *Chroniques*, ou de *Matthieu*? On analyse le texte final (celui dont on dispose) et on propose des hypothèses sur les textes intermédiaires, généralement disparus: quels «documents», quelles «sources» ont servi à la rédaction finale du *Pentateuque*, ou de l'évangile de *Matthieu*? Le texte des *Chroniques* utilise les livres de *Samuel* et des *Rois*, et d'autres ouvrages qui n'existent plus. *Matthieu* et *Luc* utilisent le travail de *Marc* (ou une première édition de *Marc*), et une collection de paroles de Jésus qui n'existe plus. Aucune des traditions ayant servi à la composition du *Pentateuque* n'existe plus.

Et certains pensent parfois: le travail des exégètes est-il crédible? leurs conclusions sont-elles vraisemblables? y avait-il, dans l'antiquité, des gens, des groupes, des écoles qui passaient leur temps à reprendre les récits du passé pour les retailler, les adapter, les combiner les uns avec les autres? La littérature des *Légendes prophétiques* permet de répondre: oui. Nous ne disposons pas d'*un* texte définitif et canonique, qui serait sorti de la plume d'*un* auteur prestigieux, mais nous pouvons comparer plusieurs recueils qui disent les mêmes histoires de façon différente (Fârisî, Tha'labî, Kisâ'î, etc.) et, grâce aux *Commentaires* du Coran, nous disposons de pages entières supposées provenir des premières décennies de l'islam. Il est impressionnant de voir les mots et les phrases passer d'un auteur à l'autre et d'un siècle à l'autre avec des constantes et des variantes. Une lecture rapide pourrait laisser croire que tout se ressemble parce que tout le monde se recopie. En réalité, c'est plus subtil. Les auteurs transmettent toujours les mêmes traditions, mais pas toujours dans le même esprit; ils peuvent les organiser de façon nouvelle et porter sur elles des jugements différents.

Job en fournit une illustration étonnante. Plus qu'un livre d'auteur, le livre biblique de *Job* est un dossier évolutif dont on peut esquisser l'histoire de la façon suivante[18]:

---

18. Cf. J. VERMEYLEN, *Job, ses amis et son Dieu. La légende de Job et ses relectures postexiliques*, Leiden, Brill, 1986.

– Au V[e] siècle avant Jésus-Christ, on utilise la vieille légende de Job pour faire entendre les plaintes de la communauté des juifs croyants, qui s'estiment humiliés par les «impies» et scandalisés dans leur foi. On les invite à quitter leur prétention orgueilleuse et à s'avouer pécheurs comme tout le monde. Ce premier Job est quelqu'un qui a besoin de recevoir une leçon.

– Un peu plus tard, un autre rédacteur reprend le dossier dans un sens plus favorable à Job: la souffrance de la communauté n'est pas la punition de ses péchés; c'est une épreuve voulue par Satan et acceptée par Dieu qui ne manquera pas de rétablir la situation.

– À l'époque hellénistique, une troisième édition introduit de nouveaux points de vue, et spécialement les discours d'Élihou, pour rappeler que la sagesse et la grandeur de Dieu dépassent l'intelligence humaine et pour mettre en garde contre les séductions de la nouvelle civilisation hellénique.

Présentée en quelques lignes sans les arguments qui peuvent l'appuyer, une telle hypothèse peut sembler artificielle et gratuite. Et bien des gens se demandent si les analyses des exégètes sont vraisemblables et si ceux-ci ne reconstituent pas le passé selon leurs vues pour mieux l'interpréter.

Or le dossier que nous offre Tabarî et que nous avons eu l'occasion d'étudier récemment[19] montre que les écoles musulmanes du premier siècle fonctionnaient comme celles du judaïsme un millénaire auparavant. Son premier récit de Job, celui qui remonte à la tradition familiale de Wahb b. Munabbih, ignore le personnage d'Élihou; et ce Job est quelqu'un qui parle trop de Dieu et qui donc en parle mal; il lui faudra apprendre à se taire après avoir fait l'expérience de la «brutalité» divine. En reprenant les mêmes textes avec des retouches et en introduisant le personnage du «jeune homme», le deuxième récit (version d'Ibn Ishâq) fait entendre un autre point de vue dans le vieux débat: les trois amis auraient mieux fait de se taire, car ils n'ont rien compris au drame de Job, qui est le drame de tout mystique à la recherche de Dieu. Après Tabarî, Tha'labî reprendra le tout avec de subtils glissements de sens, et ce n'est pas fini. Ces gens-là devaient ressembler par bien des côtés aux cercles dans lesquels les textes successifs de la Bible ont été élaborés. Il est utile que le bibliste les connaisse et sache comment ils travaillaient.

---

19. Cf. J.-L. DÉCLAIS, *Les premiers musulmans...* (cité *supra*, n. 6).

de se gratter avec des tessons comme on le voit faire dans la Bible est certes une bonne idée! Mais pourquoi fallait-il attendre quinze siècles avant de le comprendre?

Voici un autre exemple, celui de la sourate 7, 163:

> Interroge-les sur la cité établie au bord de la mer: on y transgressait le sabbat, car leurs poissons venaient pendant le sabbat, la tête hors de l'eau; mais quand on ne faisait pas sabbat, ils ne venaient pas. Ainsi nous les mettions à l'épreuve, eux qui étaient pervers...

Trois versets plus loin, les coupables sont changés en singes. Texte obscur à souhait. Quelle cité? Quelle transgression? Quelle épreuve? Or toutes les *Légendes prophétiques* ont un chapitre sur «les profanateurs du sabbat». Habitants du port d'Eïlat au temps de David, ils furent soumis à une épreuve étrange. Pour tester leur obéissance inconditionnelle, Dieu envoyait les poissons en haute mer les jours ouvrables; le jour férié, il les ramenait au port d'où ils narguaient les pêcheurs frustrés. On devine la suite. Certains osèrent prendre du poisson le sabbat, transgression qui fut punie comme elle le méritait. D'où vient cette histoire? C'est une autre question. Mais elle existe. Et le texte coranique la suppose connue.

Blachère écarte l'interprétation unanime des commentateurs et cherche à restaurer un texte coranique qu'il suppose défectueux[22]. Il propose le sens suivant, totalement différent de celui qui est compris traditionnellement: «Quand ils célébraient le sabbat [c'est-à-dire quand ils étaient fidèles au repos sabbatique], les poissons venaient à eux sans qu'on ait besoin de les pêcher; alors que, le jour où ils ne faisaient pas sabbat [parce qu'ils le transgressaient], les poissons ne venaient pas...»

Et nous retrouvons la question que nous posions à propos d'Hénoch: les *Légendes prophétiques* sont-elles des commentaires fantaisistes élaborés par des scribes qui comprenaient mal le Coran? En ce cas, on n'en tient pas compte. Ou bien sont-elles un élément parmi d'autres du milieu dans lequel le Coran est apparu, du contexte dans lequel résonne le texte? En ce cas, les connaître, c'est se mettre dans les dispositions favorables pour entendre le texte.

3. *Les principes et les récits*

Au début de cet article, nous énumérions quelques personnages de la Bible et le lecteur a pu être surpris de voir Élie, Élisée et Ézé-

22. Cf. *Le Coran* (cité *supra*, n. 21), p. 195; cf. aussi, du même auteur, *Le Coran, traduction nouvelle*, Paris, Librairie Orientale et Américaine, G.P. Maisonneuve et Cie, 1950, III, p. 646.

chiel placés avant Samuel et David. Ce n'était pas une distraction. Telle est bien leur place dans la chronologie des *Légendes prophétiques*. Autres surprises: Jean-Baptiste est mis à mort sur ordre de Jézabel au temps d'Isaïe ou de Jérémie, et c'est pour venger son sang que Nabuchodonosor vient assiéger Jérusalem. Comment en est-on arrivé là? Chaque cas mériterait examen. Il en résulte un théâtre un peu irréel où, d'un siècle à l'autre, les rôles sont interchangeables, l'essentiel étant que chacun garde son caractère de «bon» ou de «méchant». Encore une fois, utiliser les mêmes mots ne garantit pas qu'on parle de la même chose. Avant d'échanger sur le sens ou les leçons de l'histoire, il est donc prudent de s'assurer qu'on parle de la même histoire.

Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, les *Légendes prophétiques* sont très utiles. Elles mettent en mouvement de façon naturelle et spontanée les acteurs du grand théâtre de l'univers, tel que les musulmans dévots le voient, le désirent ou le rêvent, avec ses bons et ses méchants, ses croyants, ses mécréants et ses hypocrites, ses malheurs et ses joies... Ces récits-là — joints à tous ceux que les musulmans ont élaborés sur leur propre histoire — en disent plus sur l'islam que les principes doctrinaux ou les analyses statistiques. De la même façon, en son temps, *Le Tour de France par deux enfants* en disait plus sur la conscience nationale française que le préambule de la Constitution. Nous nous connaissons les uns les autres en écoutant nos récits, mieux qu'en dialoguant sur les principes.

Les récits conservent les cicatrices des polémiques fondatrices, celles qui permettent à un groupe de se situer par rapport à un autre, de préciser son langage, ses coutumes, donc d'exister.

Nous connaissons bien, dans l'Évangile, la polémique sur le sabbat; c'était un des points qui faisaient la différence entre les disciples de Jésus et l'ensemble de la communauté juive. Elle rebondit dans l'islam, mais avec d'autres arguments: les auteurs des récits de création sont absolument scandalisés qu'on parle du repos de Dieu le septième jour, comme s'il pouvait ressentir la fatigue (ils refusent tout autant de dire que l'homme est «image de Dieu»). Et voilà qui donne sens au choix du vendredi comme jour de rassemblement communautaire[23].

On raconte sur David les choses les plus merveilleuses, mais on se garde bien de rappeler un thème cher aux juifs autant qu'aux chrétiens: David est l'ancêtre du messie, du sauveur. La souche de

---

23. Sur ce point et sur le suivant, voir notre ouvrage en préparation sur «David dans les récits islamiques».

Jessé n'a plus de rôle à jouer dans l'islam, qui entend repartir d'Abraham lui-même, par Ismaël.

Les chrétiens connaissent bien la phrase de Job: «De ma chair, je verrai Dieu» (*Jb 19*, 26). Il y a eu des débats entre théologiens musulmans sur la possibilité de voir Dieu; on s'en rend compte en constatant que Wahb a réécrit le verset de cette manière: «(Dieu) me voit, mais je ne le vois pas[24].»

4. Une élimination de l'histoire

Malgré les limites du genre, la littérature des *Légendes prophétiques* a son intérêt. Mais depuis toujours, les docteurs de l'islam se méfient de ce qu'ils appellent de manière péjorative des *Isrâ'îliyyât* (des «légendes juives»). Ils multiplient les réserves et les censures; ils sont parfois scandalisés, comme cet éditeur contemporain du *Commentaire* de Muqâtil († 765) qui écrit dans une note, à propos des traditions concernant le péché de David:

> Dans nos pays, nous subissons l'épreuve de l'État d'Israël. Dans notre exégèse, nous subissons l'épreuve des menteries des fils d'Israël. Quand purifierons-nous nos pays des juifs? Quand préserverons-nous notre exégèse des légendes bibliques des juifs[25]?

Le 8 décembre 1996, un quotidien arabophone d'Oran publiait dans sa rubrique religieuse un article sur David. On pouvait y lire:

> On a tissé autour de ces nobles versets [de la sourate 38] un récit menteur parce que, malheureusement, on a fait confiance aux nombreuses *Isrâ'îliyyât* qui se sont introduites dans le commentaire des récits bibliques du Coran. Toutes sont nocives; certaines même s'opposent formellement à la doctrine de foi et nient l'impeccabiblité des prophètes. On a raconté qu'ayant vu la femme d'un de ses soldats, David envoya celui-ci se faire tuer dans une bataille afin de l'épouser...

Et le journaliste expliquait que les versets en question ne font pas allusion à un tel crime, mais à une simple négligence de procédure judiciaire, heureusement sans conséquence — explication que certains cherchaient à accréditer au début de l'islam, mais que les grands commentateurs ne retenaient pas.

---

24. Cf. J.-L. DÉCLAIS, *Les premiers musulmans...* (cité *supra*, n. 6), p. 164 et 218–220.

25. *Tafsîr Muqâtil b. Sulaymân*, édit. 'ABDALLÂH MAHMÛD SHAHÂTA, Le Caire, al-Hay'a al-Misriyya al-'Amma lil-Kitâb, 1980, t. III, p. 641; cf. Cl. GILLIOT, *Muqâtil, grand exégète, traditionniste et théologien maudit*, dans *Journal Asiatique* 279 (1991) 71.

Cet exemple est clair. Il ne s'agit pas seulement de mettre en garde contre ce que nous appellerions des «légendes apocryphes». Ce qui est en jeu, c'est le rapport au récit de la Bible elle-même.

Avant l'islam, le christianisme a connu ce problème. Malgré certaines voix qui lui demandaient d'abandonner les Écritures juives, l'Église chrétienne a voulu, par principe, les conserver dans sa Bible, les lire dans ses assemblées cultuelles, les utiliser dans sa prière, les commenter dans sa prédication. Consciente de la tension qui existe nécessairement entre ce qu'elle appelle l'Ancien et le Nouveau Testament, elle a décidé d'habiter cette tension, en la résolvant avec plus ou moins de bonheur selon les écoles.

Au IIe siècle, un Marcion trouvait cette tension insupportable. Pour lui, le message chrétien était une nouveauté radicale et ne pouvait s'embarrasser sans dommage des souvenirs d'un passé trop charnel et trop violent. Sa Bible éliminait les Écritures juives, et même quelques livrets apostoliques qu'il estimait trop contaminés par le judaïsme.

La tension ne fut pas moins insupportable pour l'islam, qui la résolut à l'inverse de Marcion. Puisque le Coran confirme les Écritures antérieures, il contient toute la vérité nécessaire et il est inutile de se référer de manière habituelle à la Torah et à l'Évangile. La lecture musulmane n'a pas connu la tension entre l'*ancien* et le *nouveau*, puisqu'on affirme que toutes les Écritures contiennent du *même*. L'islam se pense comme un retour radical à l'origine. Parler d'Adam, de Noé, d'Abraham, de David, de Moïse et de Jésus? Oui, mais à condition de bien voir que toutes ces figures ancestrales n'ont pas professé une autre foi que l'islam et n'ont pas pratiqué une autre religion que celle qui fut restaurée en Arabie au VIIe siècle de notre ère.

Les démarches opposées de Marcion et de l'islam aboutissent au même résultat: l'histoire est congédiée; ses vicissitudes et ses incertitudes, ses échecs et ses retards, ses ambiguïtés et ses variations ne peuvent que nuire à la pureté d'un message révélé. Tha'labî le dit en image: l'arche d'alliance, dont Israël avait la garde avait été donnée par Dieu à Adam lui-même; elle contenait «les images de ses descendants prophètes», la dernière étant celle de Muhammad entouré des quatre premiers califes, de ses oncles et de leurs descendants les califes 'abbassides, de «la foule verte des auxiliaires de Dieu et auxiliaires de son Envoyé: le jour de la résurrection, les sabots de leurs chevaux seront aussi lumineux que le soleil en ce monde[26].»

---

26. **Tha'labî, *'Arâ'is al-Majâlis: Qisas al-Anbiyâ'*, 4e éd., Beyrouth, Dâr al-Kutub al-'Ilmiyya, 1985, p. 266.**

Un vieil adage chrétien disait: *Ecclesia ab Abel* (l'Église existe depuis le temps d'Abel, première victime de la violence). La formule ne manque pas de grandeur. Adam enfermant dans l'arche précieuse, confiée plus tard à Israël, l'icône des cavaliers de l'islam, c'est également un symbole éloquent. Connaître ses propres symboles sans ignorer ceux des autres, c'est certainement utile à ceux qui doivent se risquer sur le terrain miné des récits religieux concurrents.

DZ-31007 Oran - Algérie Jean-Louis DÉCLAIS
5, rue d'Escalone Centre Diocésain

Sommaire. — Celui qui entreprend une lecture un peu méthodique du Coran est vite déconcerté par la façon dont sont traitées les figures bibliques (Adam, Abraham, Moïse, Jésus...). Pour que le regard s'habitue, il faut prendre du temps et sans doute trouver des détours afin de ne pas rester hypnotisé par un objet qu'on fixerait trop longtemps. On propose ici un détour possible: celui des *Légendes prophétiques*, littérature très ancienne mais toujours vivante, populaire et foisonnante, qui nous permet d'entendre un écho du récit biblique tel qu'on le pratiquait dans les premières cités musulmanes depuis le Yémen jusqu'au bord de la mer Caspienne.

Summary. — Christian readers of the Coran are apt to be puzzled by the way in which biblical figures such as Adam, Abraham, Moses, Jesus are represented in the sacred book of the Muslims. To such readers the A. recommends the study of the *Prophetic Legends*. This very ancient and abundant literature, which has never ceased being popular, will introduce them to the biblical narrative as it was recounted in the first **Muslim cities (from the Yemen to the Caspian Sea).**